

LA PHOTO DU MERCREDI



I - AUGUSTE

J'avais réussi à réunir chez moi, cette même après-midi, Léonie Lefebvre, Marie Dubernet, Lucie Sacareau et Madeleine Marsicot.

Elles avaient accepté de se prêter au jeu d'une photographie après avoir exploré et pillé les malles de fripes anciennes que je conservais au grenier.

Lucie avait choisi une toge surmontée d'un voile et j'avais ceint moi-même le camée au milieu de son front.

Madeleine qui ne manquait jamais une occasion de faire admirer ses gambettes avait revêtu une robe

courte, vert tendre, qui mettait aussi en valeur ses bras nus. Même pas un bracelet.

Marie Dubernet, toujours aussi prudente, pour ne pas dire prude, s'était attifé en infirmière et avait insisté pour prendre la pose assise au centre du petit groupe.

Léonie était ma préférée. J'aurais aimé l'habiller entièrement moi-même.

Je fantasmai sur ses bas gris, bien qu'un peu trop épais à mon goût. C'est elle que j'aurais voulu placer au centre du tableau.

Elle avait attaché un ruban autour de sa taille qui sublimait sa silhouette.

Un châle écarlate masquait ses bras et j'aurais préféré qu'elle l'enlevât mais elle semblait tenir à cette coquetterie supplémentaire.

Je les ai invitées à prendre des distances l'une de l'autre et à élargir l'amplitude de leur bras et de leurs gestes.

Marie s'obstinait à garder ses épaules serrées et ses bras regroupés. Qu'importe ! Cela créerait une sorte de rupture.

Au dernier moment, quelques secondes avant que je ne tire sur le flexible du déclencheur, Madeleine tendit sa jambe gauche vers le centre de la scène dévoilant un pied parfait. Elle fut la seule à conserver son sourire devant mon objectif.

Je tirai cinq épreuves souvenir de notre après-midi et leur adressai leur exemplaire par porteur spécial.

Trois semaines plus tard, je demandai Léonie en mariage. Mais en juin de l'année suivante c'est Madeleine que j'épousai.



II - MARIE



Je ne sais pas pourquoi Auguste m'a invitée ce mercredi après-midi.

Il avait promis qu'on mangerait des crêpes.

Il m'avait suggéré d'inviter aussi Léonie de mon côté.

Léonie m'aime bien. Elle est brune et assez aguicheuse mais elle me tourmente et se moque parfois de moi.

Auguste est assez bel homme. Je ne savais pas qu'il connaissait Léonie.

Quand Lucie Sacareau et Madeleine sont arrivées, il nous a fait monter au grenier en passant par une porte cachée au fond du placard de la grande chambre.

Il y avait trois malles de vêtements anciens.

Léonie et les deux autres se sont précipitées sur les fringues en faisant voler la poussière autour d'elles.

Moi j'étais plus lente et plus déterminée. J'avisai une toque blanche et je récupérai sur une patère un tablier de cuisine blanc aussi.

Les autres n'en finissaient pas de se disputer le miroir pour tourner et retourner en enfilant où échangeant des robes de couleur clinquantes.

Lorsque je rejoignis le groupe dans le salon, je m'emparai d'une caisse de savons de Marseille et m'installai dessus bien décidée à ne pas me laisser déloger.

Léonie paraissait tendue. Elle esquissa un pas de danse face à Auguste qui se préoccupait des

manettes de son appareil fixé sur un impressionnant trépied.

Lucie déploya sa robe et son voile transparent, debout derrière moi.

Il me tardait que ce jeu finisse et que l'on passe aux crêpes promises !

Madeleine dansait d'un pied sur l'autre et faisait tournoyer ses bras nus.

Au bout de quelques minutes, Auguste nous intima l'ordre de ne plus bouger.

Léonie tendit un genou en avant et pris la pose. Le pied de Madeleine s'éleva, venant chercher appui sur ma caisse de savons.

Je fixai le cercle noir de la machine et perçus un léger éclat blanc lorsque Auguste serra le câble qui le reliait à l'appareil.

Il parut content de lui et commença une manipulation fastidieuse de cadres et de boîtes dans la partie arrière de son engin.

J'avais vraiment faim !

III - LEONIE



Je savais qu'Auguste avait invité Madeleine ce mercredi après-midi.

Lorsque Marie Dubernet me demanda de l'accompagner, flairant anguille sous roche, je ne pus résister à l'envie de rejoindre le petit groupe.

Depuis le temps qu'il me tournait autour, je supposai et qu'il ne manquerait pas de me

témoigner quelques marques supplémentaires d'intérêt.

Peu importe ! Madeleine serait là ! La belle et gracieuse Madeleine, sa silhouette sylphide, son port de tête altier, son sourire généreux et ses yeux dotés d'un léger défaut sublimant sa beauté...

Lorsque nous entrâmes chez le photographe elle était déjà là et babillait avec Lucie Sacareau, toujours aussi boudeuse et même un peu hautaine. Auguste nous conduisit au grenier où trois malles de fripes étaient ouvertes.

Je feignis de choisir celle où Madeleine plongeait déjà ses deux bras et j'effleurai ses mains avec les miennes.

L'absence de parure sur ses bras mettait en valeur leur blancheur d'Albâtre.

Je frémis à son contact et tentai de croiser son regard mais ses yeux et son esprit étaient tout entiers captés par le jeu des déguisements.

Je lançai quelques mots aimables et lui tendis une écharpe bariolée qu'elle rejeta.

Elle se dévêtit à moitié et fit glisser sur son bustier une courte robe verte. Ses jambes étaient divines !

Je me déchaussai comme elle et m'affublai d'un châle rouge sombre à l'allure d'un manteau romain. Marie, toujours aussi cruche, s'était emmitouflée à la manière d'une infirmière ; mais je n'avais pas la tête à la chahuter cette fois.

Lucie, quand à elle, disparaissait sous un drapage oriental qui la recouvrait entièrement, alors que Madeleine et moi redescendions au petit salon jambes et pieds nus.

Je me félicitai secrètement de cette ressemblance et passai devant elle pour lui permettre d'apprécier ma démarche dansante.

Marie se préoccupait de l'heure du goûter : « il y aura des crêpes ! » m'avait-elle affirmé.

Je me glissai au côté de Madeleine et allongeai mon bras sur son épaule.

Mais à mon grand désarroi elle se ravisa et se plaça à l'opposé du groupe.

Auguste ajusta des tiaras et des bijoux sur les cheveux de Lucie et de Madeleine. Je refusai toute parure de ses mains et fit jouer mes jambes en guettant le regard de Madeleine.

Auguste lui ne me quittait pas des yeux ce qui m'agaça un peu.

Madeleine posait devant l'objectif en faisant virevolter son bras, sa jambe. Mon cœur battait la chamade devant tant de grâce.

Lors du goûter qui suivit, les prévenances d'Auguste à me servir et à me questionner devinrent vite insupportables. Je saisis Marie par le bras et nous prîmes congés du groupe.

Si Auguste parut déçu de notre départ, Madeleine elle ne m'avait presque pas regardé de toute l'après-midi.

IV - LUCIE



Je m'appelle Lucie. Je suis une créature unique et exceptionnelle. Mon esprit malin influence tout ce que je touche.

Ce dernier mercredi j'avais convaincu Auguste, le timide photographe du boulevard d'Antioche, de recréer une scénographie originale dans laquelle j'occuperais un rôle dominant.

Il avait suggéré d'y faire figurer Léonie Lefebvre qui viendrait accompagnée de la pauvre Marie Dubernet et pour ma part je me chargeai d'inviter Madeleine, fille un peu fantasque mais dotée d'un caractère bien plus malléable que le mien.

Je savais qu'Auguste disposait de quelques vieux costumes et me souvenais d'une draperie assez fantasmagorique dans laquelle je me transcenderai assurément.

Par chance lorsque nous découvrîmes les larges malles de son grenier, je la retrouvai facilement.

De leur côté, Léonie et Madeleine se chinoisaient quelques légèretés plus frivoles dans une des autres cantines.

Marie, complètement hébétée semblait tourner en rond.

De retour au salon où un espace avait été dégagé je réclamai à Auguste quelques bijoux pour rehausser l'aura de mon personnage.

Il s'empressa de proposer des verroteries clinquantes à Léonie qui ne parut pas intéressée, puis à Madeleine qui agrafa un cabochon vert émeraude à sa tiare. Je choisis une étoile énorme

que je lui demandai de fixer sur mon voile et saisit à la main une sorte de décoration de rampe d'escalier en bois qui ajouterait un artifice maléfique à l'expression de ma toute puissance.

Marie s'était blottie sur une caisse de savon au centre de l'espace : sa situation recroquevillée contrastait idéalement avec le déploiement de mes ailes de mousseline.

Je tendis mes deux bras à gauche et à droite et fronçai les sourcils à la manière d'une prêtresse égyptienne. Je savais que les pans de draps descendant depuis mes poignets envahiraient l'espace de la photo.

Léonie et Madeleine, jambes et pieds découverts seraient les esclaves soumises à mon inflexible volonté. Il faut laisser Lucie faire !

Auguste appuya sur le déclencheur de son appareil. Quelques jours plus tard il me fit porter l'épreuve.

Le sourire enfantin de Madeleine portait une légère ombre à ma gloire.

Malgré leurs places au premier plan, Marie et Léonie paraissaient insignifiantes, comme je l'avais espéré.

Je suggérerai à Auguste de renouveler cette entreprise sur d'autres prochains mercredis.



V - MADELEINE



Lucie avait souvent des idées excentriques. Nous connaissions un jeune photographe qui s'était installé dans notre ville de province récemment. Je l'avais croisé à plusieurs reprises dans le parc, procédant à des photos de famille, sans réellement faire très attention à lui.

Nous étions invitées chez lui ce mercredi après-midi. Lucie avait en tête de monter une scène orientale où elle serait une sorte de Sultane et nous ses odalisques.

Marie Dubernet serait de la partie ainsi que Léonie. La participation de Léonie me dérangeait un peu.

Qu'est-ce qui me mettait mal à l'aise dans son attitude ? Je ne saurais le dire.

Avec Marie, je n'avais pas vraiment d'affinités. Lucie était mon ami d'enfance.

Son esprit rebelle et autoritaire m'avait contrainte à garder quelques distance mais la curiosité de découvrir auprès d'elle l'atelier du photographe prit le dessus.

Auguste nous adressa un franc sourire en frissant les bords de sa moustache. Il était plutôt affairé autour de son boîtier posé sur un trépied au centre du salon.

Marie et Léonie débarquèrent quelques minutes après nous.

Lucie insista pour que l'on se mit à l'œuvre rapidement. Alors Auguste nous mena à l'étage,

ouvrit les deux battants d'un placard de la chambre et actionna une porte dissimulée à l'arrière.

Précédé de quelques marches, un vaste grenier au offrait à nos yeux un décor de Capharnaüm.

Auguste nous désigna 3 malles. « C'est là ! Trouvez votre bonheur ! », dit-il d'une voix enjouée avant. Il s'éloigna alors de la pièce et retourna au salon.

Marie s'était figée comme une statue. Lucie, sûre d'elle, extirpait un grand drap de la cantine de droite. Je soulevai quelques fripes, très vite rejointe par Léonie. Elle était plutôt envahissante mais je résistai gentiment à ses suggestions.

J'étais d'une humeur printanière : Je voulais que cela soit ressenti dans mon choix de parure.

Le vert tendre d'une robe courte attira mon attention. Un photographe qui aime la nature et les photos dans les parcs apprécierait sûrement mon choix.

Pas de foulard ni de bracelet !

J'ôtai mes escarpins pour ajouter une note plus naturelle et sauvage à ma tenue.

Léonie m'imita ; cela devenait presque gênant.

Un coin de salon avait été dégagé pour que nous prenions collectivement la pose.

Tandis qu'Auguste se préoccupait des cheveux de Léonie, Marie déplaça une vieille caisse et résolut de s'asseoir au milieu : Elle ressemblait à une vieille infirmière.

Je prêtais ma tête au photographe qui choisit pour moi un cristal émeraude en forme de losange. Il avait compris le ton et l'esprit de ma composition printanière.

Lucie exigea qu'il s'occupe de sa couronne alors il m'abandonna.

J'avais besoin d'espace pour irradier ma légèreté solaire. La promiscuité de Léonie, trop tactile à mon goût, me déplut.

Aussi je me déplaçai à l'opposé en enjambant la caisse de Marie.

Auguste avait un air moqueur, presque facétieux. Il ajustait les plaques derrière son appareil en nous regardant.

Lucie prit un air inspiré et déploya son drap entre ses deux bras à la manière d'une actrice antique.

J'esquissai quelques mouvements de danse, exhibant mes jambes devant le jeune photographe

et composait un sourire mêlant mystère et ingénuité.

C'est ce moment qu'il choisit pour immortaliser le tableau.

Alors que mes trois complices se servaient des crêpes autour d'un service à thé, je m'approchai avec curiosité des appareils et des plaques et demandai au bel Auguste de me commenter ses manipulations.

Avant de prendre congé, je me surpris à lui proposer mon aide à l'occasion de ses prochaines prises de vue dans le parc.

Il balbutia une réponse vague, sans empressement: « Pourquoi pas ? »

